



HÖGSKOLAN
DALARNA

« Dès qu'il y a Quasimodo, il y a Esméralda. »

La confrontation de la laideur avec la beauté dans les romans *Mercure* et *Attentat*. Une étude sur la représentation de la dualité thématique laideur-beauté chez Amélie Nothomb.

"Where there is Quasimodo, there is also Esmeralda." The confrontation between ugliness and beauty in the novels *Mercure* and *Attentat*. A study on the representation of the duality beauty-ugliness in the works of Amélie Nothomb.

Författare: Edmée Lambert
Handledare: André Leblanc
Examinator: Andreas Romeborn
Ämne: Franska
Kurs: FR2017
Poäng: 15
Betygsdatum: 2015-02-09

Högskolan Dalarna
791 88 Falun
Sweden
Tel 023-77 80 00

Résumé

Ce mémoire étudie l'un des thèmes récurrents dans l'écriture d'Amélie Nothomb : la laideur et la beauté. A partir des deux romans *Mercurie* et *Attentat*, les moyens littéraires utilisés pour exprimer l'apparence extrême des protagonistes sont étudiés. La dualité beauté-laideur est examinée quant à son rôle dans l'avancement des deux récits.

Abstract

This paper studies one of the recurrent topics of writing found in Amélie Nothomb's novels: beauty and ugliness. The novels *Mercurie* and *Attentat* are analyzed in detail, with respect to figures of speech used to describe the extreme physical appearance of the protagonists and the role of the duality beauty-ugliness in the advancement of the plot.

Table des matières

Résumé	ii
1. Introduction	1
1.1. <i>L'objectif</i>	1
1.2. <i>Le corpus</i>	1
1.3. <i>Méthodologie</i>	2
1.4. <i>Plan</i>	2
2. La représentation du laid dans l'art	3
3. La dichotomie beauté-laideur dans <i>Mercur</i>	5
3.1. <i>Hazel, la beauté sublime</i>	5
3.2. <i>La beauté protégée du monde extérieur</i>	8
3.3. <i>Le miroir, outil de connaissance</i>	10
4. La dualité beauté-laideur dans <i>Attentat</i>	13
4.1. <i>Épiphanie, « ambassadeur de la monstruosité internationale »</i>	13
4.2. <i>« Le laid qui se passionne pour l'esthétique » (Nothomb, 2012 : 78)</i>	17
4.3. <i>Le corps, reflet de l'âme ?</i>	21
5. Conclusion	22
Références	25
Sources primaires	25
Sources secondaires	25

1. Introduction

Amélie Nothomb est née en 1967 à Etterbeek, dans la banlieue de Bruxelles mais passe une partie de son enfance au Japon. Fille d'un ambassadeur elle voyage beaucoup et entame plus tard des études universitaires en Belgique, mais le Japon garde une place spéciale dans son cœur. Elle traite ses impressions du Japon dans plusieurs de ses romans. A part ses souvenirs du Japon, l'auteure a d'autres thèmes principaux dans ses romans comme par exemple la solitude, la mort, les relations interpersonnelles et le corps. Le corps humain, sa difformité et sa beauté, est le thème central des deux romans choisis pour cette étude. Les protagonistes dans ces romans s'opposent dans leurs aspects physiques et la confrontation entre la « laideur plus ou moins monstrueuse à la beauté non moins ravageante » (David, 2006 : 195) nourrit le récit.

1.1. L'objectif

L'objectif de cette étude est d'analyser la dualité beauté-laideur dans les deux romans choisis. Comment l'auteure réussit-elle à décrire les apparences physiques extrêmes de ses personnages ? Est-ce qu'il existe une parallèle entre le caractère des héros de roman et leur apparence ? Comment le couple beauté-laideur structure-t-il les récits ?

1.2. Le corpus

Les deux romans suivants feront l'objet d'étude de ce mémoire : *Attentat* (première publication en 1997) et *Mercurie* (première publication en 1998).

Dans *Attentat*, le protagoniste du nom d'Épiphané Otos, est un homme difforme de la tête aux pieds. Un jour, lors d'un casting pour un film d'art, il rencontre Éthel, une actrice d'une beauté extraordinaire. Épiphané tombe amoureux de cette femme qu'il considère son (désirable) opposé. Nothomb dépeint Épiphané comme un homme intelligent et éloquent mais au final, ses pensées sages sur le sort d'une âme sensible dans un corps répulsif sont désincarnées : il ne peut pas répondre

aux exigences qu'il impose à Éthel. Lorsqu'Éthel tombe amoureuse d'un bel artiste peintre, l'amour contrarié d'Épiphané change en obsession : il finit par la tuer pour enfin la posséder.

Mercuré raconte l'histoire du vieux capitaine Loncours qui détient la jeune femme Hazel sur une île spécialement conçue à cette fin. Quand la prisonnière tombe malade, le capitaine fait venir l'infirmière Françoise sur l'île Mortes-Frontières pour la soigner. L'infirmière se rend compte que le vieux marin détient la jeune fille à l'aide d'une ruse cruelle : il lui fait croire qu'elle est défigurée et réussit ainsi à la faire rester avec lui « volontairement ». L'infirmière essaie alors de dévoiler sa propre beauté à la sublime Hazel. Nothomb propose deux fins au lecteur : dans la première fin, Hazel découvre finalement qu'elle est belle et quitte l'île avec Françoise. Dans la deuxième fin, le capitaine se suicide avant que Hazel apprenne qu'elle est sublime, l'infirmière Françoise la laisse dans l'ignorance et continue à vivre avec la jeune femme sur l'île.

1.3. Méthodologie

L'étude de la dichotomie beauté-laideur dans les romans *Mercuré* et *Attentat* se fait à l'aide d'une analyse de texte. Comme Nothomb est connue pour ses références bibliques et mythologiques, ainsi que pour son intertextualité d'œuvres littéraires, ces analogies sont examinées de près.

1.4. Plan

La première partie du mémoire présente brièvement les réflexions d'Umberto Eco sur la représentation du concept de la laideur dans l'art, dans son livre *Histoire de la laideur*. Cette partie sert à introduire le lecteur à la problématique de la définition et de la représentation de ce qui est considéré comme « laid ».

Le chapitre 3 se concentre sur la dualité beauté-laideur dans *Mercuré*. La représentation de la sublime beauté d'Hazel est discutée à l'aide d'exemples tirés du texte. La deuxième partie analyse comment le personnage de Hazel peut être détenu

prisonnier à cause de son physique. Finalement, le miroir comme symbole de connaissance est examiné dans la dernière partie de ce chapitre.

Le chapitre 4 débute avec une analyse de la représentation de la difformité extrême du protagoniste Épiphane Otos. La deuxième partie aborde la thématique littéraire du personnage laid qui désire une belle femme. La partie finale discute s'il existe une analogie entre l'apparence des personnages et leur caractère. Est-ce que la laideur correspond au mal moral et vice versa ?

2. La représentation du laid dans l'art

Comment peut-on définir le laid ? « A chaque siècle, philosophes et artistes ont fourni des définitions de la beauté, et leurs témoignages ont permis de construire une histoire des idées esthétiques au fil des âges. » (Eco, 2007 :8). Cependant, lorsque la laideur est évoquée, des définitions détaillées et plausibles manquent. Il n'existe pas un idéal de la laideur et l'histoire culturelle doit faire face à une multitude de phénomènes hideux diversifiés. Il semble donc plus approprié de créer un catalogue de l'affreux, du contrariant et de l'horrible que d'essayer d'élaborer une définition.

Eco note que l'histoire de la laideur a toutefois des points en commun avec l'histoire de la beauté : « Tout d'abord, nous *supposons* seulement que les goûts communs correspondaient peu ou prou aux goûts artistiques de leur temps » (Eco, 2007 :8). L'auteur raisonne qu'on ne peut pas vérifier si les gens « dans la réalité quotidienne » (Eco, 2007 :8) estimaient beau ou laid les représentations artistiques de leur temps. Un autre caractère commun est le fait qu'on est limité à la civilisation occidentale. Bien qu'il existe des pièces artistiques de peuples archaïques, on n'a pas accès à des textes poétiques et philosophiques qui permettraient de savoir « si celles-ci étaient destinées à provoquer du plaisir esthétique, de la terreur sacrée ou de l'hilarité. » (Eco, 2007 :10). Pour d'autres cultures, comme les cultures japonaise ou chinoise par exemple, il existe un grand nombre de textes théoriques sur les différentes formes d'arts. Eco met en garde qu'il est risqué d'assumer que les concepts d'une culture correspondent à ceux de la nôtre. Eco conclut que « les concepts de beauté et de laideur sont relatifs aux périodes historiques et aux cultures » (Eco, 2007 :10).

Eco continue en essayant de définir la laideur et se demande si le laid ne serait que l'opposé du beau : « une histoire de la laideur se pose-t-elle comme contrepartie symétrique d'une histoire de beauté ? » (Eco, 2007 : 16). L'auteur discute *L'Esthétique du laid* de Karl Rosenkranz, un texte qui étudie la laideur et trace une correspondance entre le laid et le mal moral. En examinant les synonymes de « beau » : « mignon, joli, plaisant, attirant, agréable, avenant (...) » (Eco, 2007 : 16) ainsi que les synonymes de « laid » : « repoussant, horrifiant, dégoûtant, désagréable, grotesque, abominable (...) » (Eco, 2007 : 16), Eco remarque qu'il est ostensible que les expressions de « beau » provoquent « une réaction d'appréciation désintéressée » (Eco, 2007 : 19) pendant que les termes de « laid » font naître « un réflexe de dégoût, voire de violente répulsion, d'horreur ou d'épouvante. » (Eco, 2007 : 19). A partir de cette observation, Eco constate qu'il faut quand même distinguer entre les deux concepts du « laid en soi » et du « laid formel » (Eco, 2007 : 19). Le « laid en soi » représente un phénomène qui provoque une sensation de dégoût, comme « des excréments » ou « un être couvert de plaies d'où émane une odeur nauséabonde » (Eco, 2007 : 19) pendant que le « laid formel » se manifeste dans une « personne [qui] est disproportionnée ou [un] portrait [qui] est laid dans le sens qu'il est mal formé » (Eco, 2007 : 19). Le « laid en soi » provoque donc une réaction émotionnelle pendant que le « laid formel » dérange l'observateur à cause d'une absence d'harmonie ou d'une disproportion, mais ne produit pas de sensations de répulsions. Finalement l'auteur analyse la représentation dans l'art de ces deux types de laideur. Eco note que presque toutes les idées sur l'esthétique « reconnaissent que toute forme de laideur peut trouver sa rédemption dans une de ses représentations artistiques fidèle et efficace » (Eco, 2007 : 20). Le talent de l'artiste a donc le pouvoir de réaliser la beauté dans une œuvre représentant un phénomène laid.

L'Histoire de la laideur d'Umberto Eco est une œuvre emblématique sur le sujet de la laideur et sa représentation dans l'art. Tout le monde croit avoir connaissance de ce qui caractérise la laideur, mais en réfléchissant sur une définition claire on atteint vite ses limites. Dans l'introduction, l'auteur analyse les idées de différents théoriciens et cristallise ses propres définitions sur la nature du laid. Finalement l'idée de l'analogie du laid et du mal moral ainsi que le concept du « laid

en soi » est intéressant pour la lecture des romans d'Amélie Nothomb. Comment Nothomb va-t-elle dépeindre le laid ?

3. La dichotomie beauté-laideur dans *Mercur*

3.1. Hazel, la beauté sublime

L'apparence physique des personnages, souvent extrême, est un thème récurrent dans les romans d'Amélie Nothomb. Il y a des exemples de protagonistes laids mais la beauté est omniprésente et presque chacun de ses textes contient une description détaillée d'un personnage d'une beauté extraordinaire. Dans *Mercur* il y a trois personnages féminins ravissants : Hazel, Adèle et Françoise. Hazel est la plus sublime des beautés. La description de la beauté féminine se fait à l'aide de descriptions détaillées et de différentes associations dont une sélection est discutée dans les parties suivantes.

Lorsque Françoise fouille les papiers du Capitaine elle y trouve de vieilles photographies dont une figurant « une jeune fille belle comme un ange » (Nothomb, 2011 : 65-66). L'auteur crée à l'aide de cette comparaison un rapprochement entre la jeune femme et l'image d'un ange, symbole de l'innocence et de la pureté. Nothomb utilise l'image de l'ange plusieurs fois dans le roman. C'est ainsi que le Capitaine appelle Adèle « un ange tombé du ciel » (Nothomb, 2011 : 109) et s'adresse à elle avec un « Tu es belle comme un ange » dans un discours imaginaire (Nothomb, 2011 : 123).

Hazel, la deuxième victime du Capitaine, est aussi comparée à un être imaginaire semblable à l'ange. Lorsqu'elle se voit pour la première fois depuis longtemps dans un miroir, elle contemple « le reflet d'une fée » (Nothomb, 2011 : 148). Selon le dictionnaire *Le Petit Robert* une fée est un « être imaginaire de forme féminine auquel la légende attribue un pouvoir surnaturel et une influence sur la destinée des humains » (*Le Petit Robert*, 2004). En comparant les jeunes femmes à ces créatures légendaires, l'auteur suggère la virginité, mais aussi la capacité d'avoir un certain impact sur la vie de leurs prochains. Traditionnellement les anges et fées

protègent les êtres humains et exaucent leurs vœux. En effet, Hazel est décrite de la manière suivante :

Son visage était celui qui revient une ou deux fois par génération et qui obsède le cœur humain jusqu'à l'oubli de sa misère. Découvrir une telle beauté, c'était guérir de tous ses maux pour contracter aussitôt une maladie plus grave encore et que la Mort en personne ne rend pas plus supportable. Celui qui la voyait était sauvé et perdu. (Nothomb, 2011 : 148)

Nothomb évoque l'extraordinaire beauté de la jeune femme en indiquant qu'un visage comme celui de Hazel est extrêmement rare et impossible à oublier. La beauté sublime a le pouvoir de guérir les maux de son admirateur, mais entraîne une souffrance nouvelle : l'obsession avec cette apparence céleste. Chez Nothomb, la beauté est donc extrêmement fascinante et captive ceux qui rencontrent une des Vénus « nothombiennes ». Le capitaine réfléchit sur la beauté fascinante de Hazel lorsqu'il raconte à Françoise comment il a rencontré la jeune fille : « ce qui est certain, c'est que celui qui l'a cachée sous ce drap m'a rendu un sacré service. Car si les infirmiers avaient vu son visage, ils ne l'auraient pas oublié. » (Nothomb, 2011 : 118). La beauté de la jeune femme est décrite comme tellement extraordinaire qu'on ne l'oublierait jamais.

Lorsque l'on rencontre un être comme Hazel ou Adèle, on éprouve une émotion brutale. Le capitaine se souvient de sa première rencontre avec Hazel qui venait d'échapper à la mort : « Je m'agenouillai près du corps et soulevai le linge : ce fut un choc. » (Nothomb, 2011 : 117). L'infirmière Françoise a eu une réaction similaire lorsqu'elle voyait le visage de Hazel pour la première fois : « elle ressentit un choc d'une violence extrême. » (Nothomb, 2011 : 16). Le fait que cette infirmière si pragmatique et professionnelle ne puisse pas cacher ses émotions, démontre la rareté du visage de Hazel, comme elle l'explique plus tard à la jeune femme : « Parce que je n'avais jamais vu un visage aussi sublime. Parce qu'une telle beauté est rare et choque ceux qui la voient. » (Nothomb, 2011 : 141).

L'effet de la beauté de Hazel peut aller encore plus loin. Lorsque l'infirmière se promène sur l'île avec Hazel, celle-ci apparaît encore plus belle dans la lumière du jour : « le visage de la jeune fille apparaissait en sa scandaleuse beauté. Le spectacle d'une telle splendeur était insoutenable. » (Nothomb, 2011 : 180). Ainsi l'apparence

sublime de Hazel est difficile à supporter, tellement elle rayonne. Sa beauté est scandaleuse, loin de toute beauté ordinaire. Lorsque Françoise essaie de pénétrer dans la chambre de Hazel pour enfin lui dire la vérité, Loncours fait échouer son plan et exige une explication. L'infirmière lui répond ce qu'elle allait dire à la jeune femme : « La vérité : sa beauté, sa beauté si fulgurante qu'elle rend fou. » (Nothomb, 2011 : 173). « Ou folle » (Nothomb, 2011 : 173) répond Loncours. Les Vénus Hazel et Adèle ont en effet le pouvoir de faire tourner la tête aux hommes comme aux femmes. Loncours fait d'énormes efforts pour fidéliser les deux anges et Françoise aussi ne peut pas résister à la beauté des jeunes femmes.

La beauté de la jeune femme ne provoque pas seulement un choc émotionnel chez ses admirateurs, mais aussi de véritables réactions physiques. L'auteure renforce ainsi l'idée de la beauté qui a un effet fort sur les hommes. Même en photo, Adèle a une force captive : « Sa fraîcheur et sa grâce coupaient la respiration. » (Nothomb, 2011 : 66) elle est « si belle qu'on en a le cœur poignardé. » (Nothomb, 2011 : 139). Hazel, qui est aussi belle que sa devancière, cause un agrandissement des pupilles de Françoise. Lorsque la jeune fille exprime sa surprise, l'infirmière lui répond : « Elles se dilatent quand il y a quelque chose d'admirable à contempler » (Nothomb, 2011 : 143). Hazel elle-même sera frappée par sa propre beauté sublime, lorsque finalement elle a la chance de se contempler dans une glace, elle ne supporte pas son reflet : « J'avais raison : qu'y a-t-il de plus effrayant qu'un miroir ? Elle s'évanouit » (Nothomb, 2011 : 148). Le choc sur son apparence est tellement fort que la jeune femme perd conscience.

A partir de la description d'un tableau du peintre néerlandais Jérôme Bosch, l'auteure dépeint le physique extrêmement plaisant de Hazel : « Je me trouvais dans un tableau de Jérôme Bosch : de toute part la laideur, la monstruosité, la souffrance, la déchéance – et là, soudain, un îlot de pureté intacte. La beauté au cœur de l'immonde. » (Nothomb, 2011 : 117). Bosch est connu pour ses tableaux de scènes apocalyptiques et de créatures infernales et est considéré « comme l'un des artistes qui a su nous dévoiler le côté obscur de notre psyché » (Eco, 2007 : 102). Ses peintures illustrent les vices de la société de son temps. Le contraste de l'innocente jeune femme au milieu de cet enfer renforce l'image d'une pureté extraordinaire.

Loncours est attiré par les jeunes femmes innocentes. Adèle et Hazel était toutes les deux beaucoup plus jeunes que lui et vierges. Le Capitaine renforce l'apparence innocente de ses prisonnières en leur faisant mettre « des robes à la mode d'il y a trente ans, longues, ouvragées, blanches pour la plupart » (Nothomb, 2011 : 87). L'idéal de beauté dans *Mercury* est donc la jeune femme chaste, l'« Eve éternelle » (Nothomb, 2011 : 175).

3.2. La beauté protégée du monde extérieur

Lorsque la directrice de l'hôpital de Nœud demande à sa meilleure infirmière si elle accepterait d'aller soigner un vieux marin habitant sur une île, cette dernière n'avait aucune idée de ce qui l'attendait. Guidée par l'intuition que quelqu'un sur cette île a besoin d'elle, Françoise Chavaigne se décide immédiatement à s'y rendre. À la descente du bateau l'infirmière est fouillée et peu après elle reçoit l'instruction de ne jamais poser des questions, sinon elle ne rentrerait pas à Nœud. Elle est informée, alors qu'elle n'est pas supposée soigner Loncours mais sa « pupille », une jeune fille qu'il a « recueillie il y a cinq ans, suite à un bombardement qui avait tué les siens et qui l'avait très gravement blessée. » (Nothomb, 2011 : 14). Après cette première visite, Françoise a du mal à dormir, elle n'arrive pas à s'expliquer le comportement mystérieux du vieillard, ni celui de la jeune fille.

Pendant la deuxième visite, la « pupille » parle de son passé à Françoise et cette dernière rentre à Nœud avec une « expression qui tenait de l'énervement extrême, de la réflexion, de la hâte joyeuse et de la stupeur. » (Nothomb, 2011 : 32). L'infirmière est décidée à découvrir la vérité sur le couple inégal. Pourquoi Loncours laisse-t-il croire à la jeune fille qu'elle est « un être si horrible à regarder qu'il fallait le protéger de son propre reflet ? » (Nothomb, 2011 : 31)

Il est clair dès le début qu'Omar Loncours ne veut pas que les habitants de Nœud sachent qu'une jeune fille habite chez lui. Il y met le prix pour garder son secret : il habite sur une île et demande une discrétion absolue de son personnel. Lorsque Hazel a besoin de soin médical, il demande à la directrice de l'hôpital d'envoyer quelqu'un sur l'île, et il prétend que c'est lui qui a besoin d'aide. Au cours du récit on apprend que le vieux marin est obsédé par la beauté sublime de Hazel. Il

est tellement obsédé par la jeune femme qu'il veut la posséder, il veut l'avoir entièrement pour lui-même. Afin de ne pas perdre Hazel ou de devoir partager son visage divin, il applique un plan diabolique développé initialement pour sa première victime Adèle: il la cache dans un endroit où son objet de désir est empêchée d'entrer en contact avec le reste du monde et vice-versa. Ainsi il raconte à Françoise :

J'ai recréé pour moi seul le jardin d'Eden : cela m'a demandé beaucoup d'argent, histoire d'acheter l'île et de construire cette maison très spéciale, sans parler du salaire des gorilles. Il fallait bien ça, en notre siècle qui s'annonce liberticide, pour abriter mes inadmissibles désirs, pour cacher mon Eve éternelle, pour la mettre à l'abri des mille serpents qui l'auraient détournée de moi. (Nothomb, 2011 : 175)

Loncours a méticuleusement arrangé une maison où son « trésor » (Nothomb, 2011 : 147) est protégé de la société. Il parle de son propre « jardin d'Eden » où il cache son « Eve éternelle » des « mille serpents » (Nothomb, 2011 : 175). Ces termes font référence au récit de création selon la Bible, le vieillard cultive un véritable culte autour de la beauté de sa « pupille ». Afin de rester dans son jardin d'Eden, Loncours doit empêcher ses « pupilles » d'entrer en contact avec des personnes de l'extérieur. Si un des « mille serpents » (Nothomb, 2011 : 175) racontait la vérité aux filles emprisonnées, Loncours serait expulsé de son paradis et jeté dans le monde « liberticide » (Nothomb, 2011 : 175). Le Capitaine se sent comme un créateur divin en cachant des jeunes femmes pour jouir de leur beauté, mais il comprend aussi que ses désirs sont « inadmissibles » (Nothomb, 2011 : 175).

Loncours veut aussi garder ses victimes isolées parce qu'il craint qu'elles le quittent si elles savaient qu'elles sont très belles. Il est conscient de sa propre apparence qui l'empêche de pouvoir séduire une femme jeune et belle de façon normale : « moi, qui n'avais jamais été beau et que la vieillesse avait si tôt frappé ! » (Nothomb, 2011 : 114). Loncours doit donc cacher la beauté des prisonnières devant elles-mêmes. Les filles ne resteraient pas avec lui si elles savaient la vérité. En ignorant leur atout, elles resteront avec le vieux marin sans se sentir captives.

Lorsque se présente finalement l'opportunité, l'infirmière Françoise explique les intentions du Capitaine à Hazel: « vous êtes si belle qu'un amateur éclairé a voulu vous dérober à votre propre regard pour jouir seul du spectacle. » (Nothomb, 2011 : 147). Loncours sait qu'il est aussi important d'empêcher ses victimes de se refléter

dans un miroir qu'il est important de les cacher des regards du monde extérieur. Si les filles étaient conscientes de leur beauté, Loncours devrait « partager le trésor avec beaucoup d'autres gens, dont le trésor lui-même » (Nothomb, 2011 : 147).

En effet, la beauté de Hazel est tellement frappante que c'est un choc pour la jeune femme de se voir dans un miroir : « La pupille, tel un satellite, entra dans le champ d'attraction du miroir et en devint aussitôt prisonnière : elle venait de rencontrer son image. » (Nothomb, 2011 : 148). Elle devient prisonnière de sa propre image. Le fait de connaître sa beauté sublime la rend donc libre du Capitaine mais captive d'elle-même.

3.3. Le miroir, outil de connaissance

« Qu'y a-t-il de plus effroyable qu'un miroir ? »
(Nothomb, 2011 : 146)

Omar Loncours a méticuleusement planifié un endroit où il peut cacher Adèle, sa première victime. Comme il peut seulement garder la jeune fille magnifique si elle pense qu'elle est difforme, il élabore un plan démoniaque. Sa prisonnière doit être empêchée à tout moment de se voir dans un miroir. Si elle réalisait que son visage n'est pas du tout brûlé et difforme elle ne resterait pas avec le vieillard. Il achète donc une île pour pouvoir vivre complètement isolé et il construit une maison sans reflet. L'ancien marin pense jusqu'au moindre détail. Ainsi le lecteur apprend à travers une conversation entre Hazel et Françoise :

Si ce n'étaient que les miroirs ! Si ce n'étaient que les vitres ! On ne me laisse jamais prendre un bain sans en avoir troublé l'eau à force d'huile parfumée. Pas le moindre meuble en marqueterie, pas l'ombre d'un objet en laque. A table, je bois dans un verre dépoli, je mange avec des couverts en métal écorché. Le thé que l'on me verse contient déjà du lait. (Nothomb, 2011 : 31)

Toute source de reflet est évitée dans la maison que le vieillard bâtit dans le seul but de s'y installer avec sa première prisonnière à l'abri de la société. Le Capitaine ne se satisfait pas de bannir tout miroir de sa demeure, mais pense à tout objet qui pourrait refléter. Ainsi les fenêtres sont placées tellement haut qu'il est impossible de s'y miroiter et toute formation d'une surface liquide est évitée : « Ni lavabo, ni baignoire, ni rien qui puisse retenir l'eau » (Nothomb, 2011 : 36)

Le miroir, ou plutôt son absence, joue un rôle important dans *Mercurie*. Loncours réussit à garder deux filles prisonnières sans utiliser la force. Il leur fait croire qu'elles sont difformes à travers un miroir manipulé qu'il a fait construire spécialement pour la première victime, Adèle : « Elle aperçut dans la glace un visage tuméfié, atroce et inhumain. Elle poussa un cri d'horreur et perdit connaissance. » (Nothomb, 2011 : 111-112).

Le choc sur son apparence affecte la jeune fille tellement qu'elle perd connaissance et plus tard elle demande au Capitaine : « si vous avez de l'affection pour moi, cachez-moi. Dérobez-moi pour jamais au regard d'autrui » (Nothomb, 2011 : 112). Le plan du Capitaine est réussi, il a convaincu la jeune fille qu'elle a l'air d'un monstre et obtient ainsi qu'elle l'accompagne de son plein gré.

La duperie du vieux marin a fonctionné et il continue ses efforts pour maintenir ses mensonges. Il l'emmène sur une île isolée et bâtit une maison sans surface réfléchissante et y vit avec la jeune femme jusqu'à ce qu'elle se suicide. Le lecteur n'apprend pas beaucoup de choses sur les dix ans d'emprisonnement d'Adèle, mais Françoise découvre tôt que les vies d'Adèle et Hazel sont parallèles. Loncours a utilisé deux fois la même ruse pour manipuler les jeunes filles et les traite ensuite de la même manière, ce qui les pousse à rester avec lui. Françoise résume : « C'est plus fort qu'une prison. Votre mensonge a enfermé Hazel à l'intérieur d'elle-même. Elle crèverait plutôt que de partir. » (Nothomb, 2011 : 119). Le mensonge du Capitaine rend donc les filles prisonnières d'elles-mêmes, avec aucune mesure de sauvetage.

Hazel, qui pense qu'on l'empêche de se voir à cause d'une déformation monstrueuse, imagine qu'une confrontation avec son image serait « aussi fatale qu'il le fut à Narcisse, mais pour des raisons opposées. » (Nothomb, 2011 : 37). Narcisse est un personnage de la mythologie grecque « qui s'éprit de lui-même en se regardant dans l'eau d'une fontaine, et fut changé en la fleur qui porte son nom » (*Le Petit Robert*, 2004). Une version du mythe raconte que Narcisse tombe amoureux de sa propre image qu'il contemple dans un reflet d'eau et se noie en essayant de l'embrasser. Hazel s'imagine donc subir un choc mortel si elle se confrontait avec le reflet de son visage.

En plus de se sentir laide et monstrueuse, Hazel se répugne elle-même parce qu'elle se croit injuste envers le Capitaine : « je sais combien mon âme est laide, moi qui éprouve un tel dégoût envers mon bienfaiteur. Si mon âme était visible sur ma figure, je serais encore plus repoussante » (Nothomb, 2011 : 10).

L'absence de miroir énerve l'infirmière Françoise déjà après un court séjour dans la maison du Capitaine : «Toujours cette phobie des reflets ! Cette maison va me rendre folle ! » (Nothomb, 2011 : 88). Elle reproche à Loncours d'être égoïste lorsque celui-là se régale de voir Françoise dans une robe qu'il a choisie d'après son goût pour sa première victime Adèle. « Que vous êtes belle ! dit-il avec un regard flatteur. - Ravie de l'apprendre. Si je disposais d'une glace, j'aurais peut-être pu m'en réjouir moi aussi. » (Nothomb, 2011 : 88).

Françoise a deviné Loncours assez vite, elle réalise déjà après quelques visites que Hazel n'est pas vraiment la pupille du Capitaine, mais sa captive. Le vieux marin détient tout le pouvoir dans la maison et particulièrement l'autorité sur les miroirs. L'infirmière accuse Loncours d'avoir perdu le sens de la réalité : « Le manque de miroirs a eu sur vous une incidence comique : vous vous croyez irrésistible. Puisse mon visage vous servir de reflet et puissiez-vous y lire combien vous êtes décati, chenu, combien vous inspirez la répulsion et non l'amour. » (Nothomb, 2011 : 121). L'apparence physique du Capitaine correspond donc à son caractère. C'est un homme vieux et laid qui passe outre les droits et besoins des personnes autour de lui.

Dans *Mercury*, tous les personnages semblent souffrir de l'absence d'une glace, les victimes du vieux marin se sentent laides et n'ont pas le courage d'entrer en contact avec le monde qui entoure l'île de Mortes-Frontières et le Capitaine délirant se voit comme le créateur d'un paradis et croit qu'il a le droit de se régaler de la beauté des jeunes femmes.

4. La dualité beauté-laideur dans *Attentat*

Attentat est l'histoire d'Épiphané, un homme tellement laid qu'il vit en marge de la société. Lorsqu'il rencontre Éthel, une jeune femme d'une beauté sublime, il change sa vie et commence à travailler comme « repoussoir » lors de défilés de mode. Une amitié s'installe entre les deux mais Épiphané est, dès qu'ils se sont vus pour la première fois, secrètement amoureux d'Éthel.

4.1. Épiphané, « ambassadeur de la monstruosité internationale »

L'un des talents d'auteur d'Amélie Nothomb est de dépeindre méticuleusement l'apparence physique de ses personnages. L'auteur de la biographie *Amélie Nothomb l'éternelle affamée*, Laureline Amanieux, note : « Comme dans l'iconographie baroque de Bosch qui exacerbe les contraires, les personnages nothombiens s'organisent toujours par couple. » (Amanieux 2005 : 208). Ainsi les protagonistes féminins dans *Mercuré* et *Attentat* font preuve d'une beauté exquise, tandis que les hommes sont hideux et répugnants.

Dans le roman *Attentat*, le lecteur est introduit à un personnage tellement moche qu'il avoue lui-même : « Je suis l'être le plus laid que j'aie rencontré » (Nothomb, 2012 : 9). A l'âge de six ans, « un gosse [lui] cria, dans la cour : 'Quasimodo' (...) On ne [l'] appela plus autrement. ». L'auteure dépeint « l'homme le plus laid de la Terre » (Nothomb, 2012 : 148) à l'aide de différents moyens dont quelques-unes vont être discutés dans cette partie.

Comment décrit-on la hideur absolue ? D'après Umberto Eco, la laideur et la beauté sont traitées de manière différente lorsqu'il s'agit d'établir des définitions. « La plupart du temps, on a défini le laid en opposition au beau » (Eco 2011 : 8). Nothomb prouve qu'on peut effectivement décrire et définir la laideur sans évoquer le manque de beauté. L'auteure ouvre son roman avec la scène suivante : « La première fois que je me vis dans un miroir, je ris : je ne croyais pas que c'était moi. A présent, quand je regarde mon reflet, je ris : je sais que c'est moi. Et tant de hideur a quelque chose de drôle. » (Nothomb, 2012 : 9). C'est Épiphané Otos, le protagoniste du récit qui explique au lecteur à quel point il est moche. La première fois qu'il est confronté

avec son propre reflet, il rit parce qu'il ne reconnaît pas la figure grotesque dans le miroir. Depuis, il rit parce qu'il sait que c'est son visage, et le degré de laideur est ridicule. Nothomb transmet l'idée d'un homme extrêmement difforme en racontant la réaction inhabituelle d'Épiphané face à sa propre image : une réaction physique de divertissement spontané.

Le protagoniste n'est pas le seul à subir une émotion forte immédiate face à sa monstruosité, lorsqu'il se promène dans la rue, il se régale de voir l'effet qu'il a sur ceux qui le rencontrent:

Je scrute les visages des passants, à la recherche de cet instant sacré où j'entrerai dans leur champ de vision – j'adore leurs réactions, j'adore la terreur de l'un, la moue révoltée de l'autre, j'adore celui qui détourne le regard tant il est gêné, j'adore la fascination enfantine de ceux qui ne peuvent me lâcher des yeux. (Nothomb, 2012 : 9).

Épiphané provoque toute une gamme d'émotions avec son physique extraordinaire : la peur, le dégoût, la gêne, mais aussi une certaine fascination. C'est à travers les réactions intenses des autres gens que Nothomb crée l'image d'un humain si repoussant qu'on ne peut pas conserver son sang-froid en le croisant. Lorsque plus tard dans le récit le protagoniste présente son idée de « mannequin d'un genre nouveau » (Nothomb, 2012 : 51) à une agence, on lui dit: « - Monsieur, on ne va pas à un défilé de mode pour frissonner d'horreur. » (Nothomb, 2012 : 52) et plus tard : « plus je vous vois, plus j'ai la nausée » (Nothomb, 2012 : 53).

Au début du roman, Nothomb décrit en détail le visage hideux d'Épiphané. L'auteur évoque qu'il est constellé « d'absurdes boursouflures de cartilages qui [...] ne correspondent à aucun relief facial connu. » (Nothomb, 2012 : 10). Le fait que la silhouette du visage d'Épiphané ne rappelle pas les traits de visages humains ordinaires traduit sa déformation extrême. Nothomb continue à tracer le portrait d'un homme hors-norme : « A la place des yeux [il] dispose de deux boutonnières flasques [...] Des pupilles grisâtres y flottent, tels des poissons morts.» (Nothomb, 2012 : 11). Épiphané a deux boutonnières flasques au lieu où se trouvent les yeux chez les hommes ordinaires, cette image évoque l'idée qu'ils sont sans vie. Pour renforcer l'idée des yeux inanimés, l'auteure dit que les pupilles flottent comme des poissons morts dans ses globes oculaires, ils sont donc inertes et horrible à voir.

Afin de rendre l'apparition d'Épiphané encore plus horrible, Amélie Nothomb ajoute le sens du toucher à la description du physique repoussant d'Épiphané. Lorsqu'elle parle de l'acné extrême sur les omoplates du protagoniste, elle évoque que « même un aveugle serait révolté s'il y passait la main : le contact granuleux et visqueux en est encore pire que la vision. ». Épiphané Otos aurait donc un effet dégoûtant même aux gens qui ne pourraient pas le voir: ils pourraient discerner sa peau recouverte de pustules rouges et jaunes par le toucher.

Lorsque Épiphané se rend à un casting pour un film d'art afin de se présenter pour le rôle d'un « homme hideux » (Nothomb, 2012 :15), il se fait battre par un garde de corps et saigne d'une grande plaie sur le front. Au lieu de devenir encore plus laid, Épiphané Otos remarque l'inverse : «bizarrement, j'étais moins laid comme ça – ou plutôt, ma laideur semblait moins choquante à côté de cette plaie » (Nothomb, 2012 :17). Ici l'auteure joue avec l'idée que le lecteur se fait par rapport à une grande plaie qui normalement rendrait une personne défigurée et en inverse l'effet : Épiphané devient moins laid.

Amélie Nothomb combine deux idées opposées pour créer l'image de la laideur extrême de son protagoniste. Ainsi, elle ne décrit Épiphané pas comme trop gros ou trop mince, mais comme « un pneu crevé » (Nothomb, 2012 : 12) qui « [a] l'air à la fois frêle et gras. » (Nothomb, 2012 : 12). Ayant perdu du poids beaucoup trop vite pendant sa jeunesse, Épiphané est mince mais possède un excès de peau pendante. Ainsi, il doit faire le choix de porter des vêtements étroits qui donnent l'air qu'il a des bourrelets ou bien de s'habiller trop large et ressembler à un squelette. En plus, Amélie Nothomb compare le personnage à un chien sharpei, une race canine chinoise qui se caractérise par sa peau ample qui retombe en plis. La métaphore du pneu crevé ainsi que la comparaison au chien sharpei traduisent parfaitement la hideur incroyable du personnage. Les figures de style choisis renforcent aussi l'idée que la laideur est ubuesque.

Amélie Nothomb continue à tracer le portrait nauséabond d'Épiphané en comparant sa chevelure à une sorte de petits tapis en plastique qui n'ont jamais l'air d'être vraiment propre : « Ma tignasse évoque ces carpettes en acrylique qui ont l'air

sales même quand on vient de les laver. Je me raserais certainement le crâne s'il n'était recouvert d'eczéma. » (Nothomb, 2012 : 11). Cette comparaison fait frémir le lecteur qui s'imagine les cheveux ressemblant à un paillason de mauvaise qualité sur lequel on s'essuie les chaussures. Mais ce n'est même pas tout, Épiphanie explique qu'il se raserait le crâne pour se débarrasser de cette coiffure répugnante si seulement son cuir chevelu en dessous n'était pas recouvert d'eczéma. La laideur cache donc encore de la laideur, Épiphanie est hideux jusqu'à l'os.

Épiphanie Otos mentionne plusieurs fois l'état affreux de sa peau. Il souffre d'une acné tellement forte que sa mère l'emmenait chez le dermatologue, croyant qu'il était atteint de lèpre, une maladie connue pour être très mutilante :

Cette plaie d'Égypte s'est jetée sur moi quand j'avais seize ans, l'âge des princesses de conte de fées. Dégoûtée, ma mère m'a emmené chez le dermatologue :
 — Cet enfant a la lèpre !
 — Non, madame, c'est de l'acné.
 (Nothomb, 2012 : 13).

L'auteure fait en outre référence à la Bible, où dans le livre de l'Exode, Dieu inflige les dix plaies d'Égypte comme châtements aux Égyptiens. La sixième plaie couvre les hommes et les animaux de furoncles et pustules. Épiphanie compare son acné extrême à un châtement divin pour exprimer l'ampleur de sa condition dermatologique. De plus, lorsqu'il précise la localisation de l'inflammation, il note : « Mon visage fut épargné par l'acné : cette dernière, telle une pluie de sauterelles, se concentra sur le haut de mon dos. » (Nothomb, 2012 : 13). La pluie de sauterelles est la huitième plaie d'Égypte où un nombre immense de sauterelles tombe du ciel et consomme toutes les plantes et fruits. Le lecteur peut donc imaginer les innombrables boutons qui poussent sur le dos du protagoniste afin de couvrir chaque centimètre de peau.

Sa mère, dont il croit qu'elle « [l'] aimait de moins en moins » (Nothomb, 2012 : 14) à cause de sa laideur croissante, essaie d'améliorer sa peau en lui imposant un régime sans graisse, ce qui n'entraîne pourtant pas l'effet désiré : « Mon acné, qui faisait flèche de tout bois, en profita pour prospérer. En langage volcanologique, on pourrait dire que mes pustules entrèrent en activité : quand je les effleurais des doigts, je sentais sous ma peau une effervescence grouillante. » (Nothomb, 2012 : 14). Le

protagoniste fait la parallèle de ses boutons avec un volcan qui est prêt à entrer en éruption. La comparaison de l'acné d'Épiphané à des phénomènes désastreux comme une maladie grave, des plaies ou une catastrophe naturelle montre le degré d'atrocité de sa maladie de peau.

L'auteure réussit à tracer le portrait d'un homme absurdement laid à l'aide de comparaisons, de métaphores et en faisant référence à des phénomènes qui n'ont rien à faire avec le corps humain. La description de l'apparence d'Épiphané Otos ainsi que celle des réactions des hommes qui entrent en contact avec lui se basent sur l'idée que ce qui est laid est mal : la hideur est nauséabonde, choquante, vilaine, dégoûtante et fait peur. Seul le protagoniste peut rire face à son physique atroce et s'amuse de son nouveau emploi extraordinaire : « Je devins à la laideur ce que le sumo est à l'obésité : un champion, un héros mythologique. » (Nothomb, 2012 : 58).

4.2. « Le laid qui se passionne pour l'esthétique » (Nothomb, 2012 : 78)

Comme dans le roman *Mercur*, il y a aussi un couple mal assorti dans *Attentat*. Épiphané Otos est un homme « laid à hurler » (Nothomb, 2012 : 84) tandis qu'Éthel est « belle à couper le souffle. » (Nothomb, 2012 : 109). Amanieux note sur l'œuvre d'Amélie Nothomb que « l'une des grandes dualités thématiques de son écriture réside dans la confrontation de la beauté et de la laideur » (Amanieux, 2005 :205). Pourquoi les protagonistes de Nothomb diffèrent-ils tellement dans leur apparence physique ? Pourquoi Épiphané ne se satisfait-il pas d'une femme de son genre ?

« Bien entendu, il y a Éthel. Dès qu'il y a Quasimodo, il y a Esméralda. C'est comme ça. Pas d'Épiphané sans Éthel. » (Nothomb, 2012 : 15). Avec cette phrase le lecteur est introduit à Éthel. On ne sait encore rien d'elle, sauf qu'Épiphané semble croire que les opposés se complètent. Épiphané, qui a reçu le surnom de Quasimodo déjà à l'âge de six ans, imagine Éthel son Esméralda, comme dans le roman *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo où le protagoniste difforme tombe amoureux d'une belle bohémienne. Épiphané Otos se dépêche d'expliquer qu'il n'a pu rien faire contre

ce coup de foudre avec la sublime Éthel : « Je jure que je ne me suis pas dit : ‘Je suis l’homme le plus laid du monde, je vais donc aimer la plus belle d’entre les belles, histoire de rester dans les grands classiques.’ Cela s’est fait malgré moi. » (Nothomb, 2012 : 15). Épiphané fait probablement référence à des récits comme le conte *La Belle et la Bête* et les romans *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo et *Cyrano de Bergerac* d’Edmond Rostand où des personnages monstrueux respectivement déformés tombent amoureux de belles femmes hors d’atteinte.

Le protagoniste, un homme éloquent et lettré, sait que la confrontation du beau et du laid est un thème récurrent dans l’art et la littérature et insiste qu’il tombait amoureux de la sublime Éthel sans le vouloir, mais en même temps il joue avec l’idée de vivre une histoire d’amour comme celle dans les œuvres classiques : « J’aime mon histoire parce qu’elle est tarte. Un pou qui tombe amoureux d’une créature de rêve, c’est tellement caricatural. » (Nothomb, 2012 : 20). Le fait qu’Épiphané se compare à un pou et appelle Éthel une créature de rêve illustre vivement l’idée de la disparité entre les deux, mais montre aussi que le protagoniste a le sens pour le sarcasme, il ne se fait pas d’illusions sur lui-même.

Épiphané est totalement conscient de son apparence atroce qui le rend tellement différent du physique parfait de sa « fée » (Nothomb, 2012 : 16), mais cela ne l’empêche pas de s’étonner de ses compagnons d’infortune laids :

N’éprouvent-ils pas, comme moi, cette inextinguible soif de beauté ? Nous en avons besoin plus que tout être humain, nous qui en avons été spoliés à la naissance. Si la justice régnait sur terre, nous serions mariés d’office à des Vénus ou à des Apollon, afin que nous puissions nous laver au contact de leur splendeur. (Nothomb, 2012 : 77).

Le protagoniste ne comprend pas que les femmes et hommes laids autour de lui n’aspirent pas à trouver un partenaire ravissant, mais se contentent de se marier avec l’un d’entre eux. Il remarque cyniquement : « Cela me dépasse : c’est comme s’ils multipliaient leur laideur par deux. Ont-ils l’intention de mettre au monde leurs portraits ? » (Nothomb, 2012 : 77). D’où vient ce fort désir d’Épiphané Otos d’être avec une femme d’une beauté ineffable ? Lorsqu’il se souvient de sa jeunesse et du développement de sa sexualité, il constate que « le problème, avec [lui], c’est que dès

[sa] prime jeunesse [il a] éprouvé une attirance exclusive pour les pures beautés. » (Nothomb, 2012 : 33). Le goût prononcé pour les femmes angéliques semble donc être une caractéristique d'Épiphané. Il remarquait déjà tôt qu'il ne ferait pas de compromis à la recherche d'une bien-aimée. Le fait que le protagoniste consacrait tout son temps à la littérature et au cinéma au lieu de travailler pourrait aussi expliquer le développement d'un goût suprême et d'une sensibilité extrême pour tout qui est esthétique.

Le protagoniste ne se contente pas non plus avec l'ordinaire dans les autres domaines de la vie. Lorsqu'on lui sert de la nourriture sur son vol vers le Japon, il ne touche pas son plateau et observe avec dégoût ses compagnons de voyage qui mangent. Il écrit à Éthel :

Nous sommes de la race de ceux qui veulent le meilleur et refusent le reste : nous avons sans doute peu de chances d'obtenir ce que nous désirons mais cela ne change rien à notre désir. Nous aspirons au sublime et tant pis pour ceux qui nous trouvent débiles. (Nothomb, 2012 : 118)

Épiphané décrit son penchant pour tout ce qui est beau et bon avec une certaine fierté. En disant qu'il considère Éthel et lui-même « de la race de ceux qui veulent le meilleur », il exprime l'idée qu'ils ne peuvent rien faire contre leur goût sophistiqué, que c'est dans leur nature. Pendant qu'on peut douter qu'Éthel a la même attirance prononcée pour l'esthétique, Épiphané est clairement un homme qui ne connaît pas la demi-mesure.

Au cours du roman, le protagoniste réfléchit beaucoup sur son propre physique ainsi que son attirance extrême pour la beauté. Un jour, il tombe malade et son « ange » (Nothomb, 2012 : 72). Éthel lui rend visite et lui tient compagnie pendant la nuit. Le jour après, Épiphané se rend compte que la maladie le rendait plus moche que jamais, et que la transpiration excessive provoquée par la fièvre le faisait puer. Gêné qu'Éthel le voie ainsi, il s'enferme dans la salle de bain et pleure. Il songe à s'abstenir de l'acte sexuel pour le reste de sa vie parce qu'il est dégoûté de son propre corps et constate :

Mes illusions sont pour moi tout l'or du monde. Chacun se crée ce dont il manque : ma hideur avait besoin d'un idéal en béton armé pour être supportable. Je me suis

inventé une vision du sexe qui me le rend inaccessible : c'est le Graal. (Nothomb, 2012 : 72).

Le protagoniste a plusieurs fois affirmé que son goût pour les pures beautés se manifestait déjà pendant son enfance, que son penchant pour toute chose esthétique est dans sa nature. Dans cette citation cependant, il affirme que son désir d'idéal résulte de sa laideur accablante. Sans cet idéal de beauté démesuré, il perdrait l'espoir. Épiphane se crée donc son propre « Graal », une illusion de beauté qui lui donnerait l'ultime satisfaction. Le protagoniste est bien conscient du fait qu'il ne peut pas séduire une telle « Vénus » et cela l'arrange mieux que de se contenter avec une femme laide.

Avec Épiphane et Éthel, Nothomb crée des personnages qui s'opposent dans l'extrême de leur apparence physique. D'un côté Éthel, « la pure beauté svelte et blafarde, la vierge aux longs cheveux saurs » (Nothomb, 2012 : 55), et de l'autre côté Épiphane, « le monstre à face hirsute, dont le visage n'a plus rien d'humain parce qu'il a cessé de refléter la présence de Dieu. » (Nothomb, 2012 : 55). Éthel ressemble donc à un être surnaturel comme une fée ou un ange pendant qu'Épiphane représente le contraire de la beauté divine. A l'ange s'oppose un démon.

Ce sont les différences physiques qui rendent les personnages dans *Attentat* intéressants. La dynamique entre Épiphane et Éthel s'alimente de leurs écarts extrêmes. Le lecteur se demande au cours du roman si la belle actrice pourrait tomber amoureuse d'Épiphane ou si elle est une femme quelconque qui a « envie d'un bel animal avec une bonne dentition. » (Nothomb, 2012 : 81).

La passion d'Épiphane pour les femmes exquises est difficile à interpréter. Il semble que le protagoniste a déjà eu ce goût délicat depuis son enfance et qu'il s'est encore développé à travers les années. Peut-être que les classiques de la littérature qui dépeignent des histoires d'amour romantique malgré les différences physiques des personnages l'ont influencé de manière non négligeable. Ou bien il estime qu'il mérite une belle femme à cause de sa propre difformité, dans l'idée que seul les personnes laides ont le droit de juger la beauté : « Personne ne devrait être autorisé à

parler de la beauté, à l'exception des horreurs. Je suis l'être le plus laid que j'aie rencontré : je considère donc que j'ai ce droit. » (Nothomb, 2012 :9).

4.3. Le corps, reflet de l'âme ?

Attentat débute avec un discours d'Épiphané Otos sur la beauté et la laideur. Il décrit sa propre hideur et son opinion sur la manière dont la société traite le sujet de la beauté. Le protagoniste critique le comportement hypocrite des gens qui prétendent que l'apparence ne compte pas et que la beauté intérieure est la plus importante, mais continuent cependant à adorer les acteurs et mannequins tout en ignorant les hommes laids comme lui : « J'ai envie de leur lancer en pleine figure : « Jouez aux purs esprits si cela vous chante. Affirmez encore que vous ne jugez pas les gens sur leur mine, si cela vous amuse. Mais ne soyez pas dupes ! » (Nothomb, 2012 : 10). On apprend donc très tôt ce qu'Épiphané pense au sujet de la supériorité de la beauté intérieure par rapport à la beauté physique. Est-ce que l'auteure est d'accord avec son personnage ?

L'auteure nous présente Épiphané comme un homme érudit et humoristique. Lors de leur premier rencontre, Éthel est impressionnée par les mœurs d'Épiphané : « Quelle éloquence et quelle sensibilité, nous n'y sommes ici guère habituées. » (Nothomb, 2012 : 25). Plus tard dans le roman Épiphané fait penser à Cyrano de Bergerac d'Edmond Rostand lorsqu'il adresse des tendres mots à Éthel pour la consoler et n'admet pas que ce sont ses sincères sentiments pour elle. Mais Épiphané ne veut pas se contenter du rôle du poète sensible qui se satisfait d'une relation amicale avec Éthel. Lorsque sa bien-aimée tombe amoureuse d'un artiste peintre il devient jaloux et traite le jeune homme de « bellâtre » (Nothomb, 2012 :152). Épiphané s'estime supérieur à Xavier, qu'il considère bête, et se sent vexé par Éthel: « ma bien-aimée était normale, elle avait donc envie d'un bel animal avec une bonne dentition. » (Nothomb, 2012 : 152). Finalement, après qu'Éthel rejette sa déclaration d'amour, sa tendresse pour elle se change en rage et le pousse à la tuer, afin de la posséder pour toujours: « Tu vois, tout est possible entre toi et moi. Et pour l'éternité. » (Nothomb, 2012 : 152)

Éthel est décrite comme une femme aussi gentille que belle. Lorsqu'Épiphan se fait frapper lors du casting pour le film d'art, elle s'occupe de lui sans réagir par rapport à sa laideur. Une amitié se développe entre les deux où Éthel soigne Épiphan lorsqu'il est malade et où Épiphan console son amie lorsque Xavier lui cause du chagrin d'amour. Ce n'est qu'à la fin du récit qu'Éthel, confrontée à la déclaration d'amour d'Épiphan, admet qu'elle ne pourrait jamais imaginer une relation avec un homme de son genre : « Comment ne pas être dégoûtée en découvrant que l'unique homme qui pourrait m'aimer comme je rêve de l'être est un monstre au faciès repoussant ? » (Nothomb, 2012 :150).

Dans *Attentat* le beau n'est pas bien et le laid n'est pas mal. Les deux protagonistes ont leurs bons côtés et font en même temps preuve de superficialité. La fin est inattendue avec la douce Éthel admettant finalement qu'Épiphan la dégoûte et Épiphan commettant un meurtre au nom de l'amour. Amélie Nothomb joue avec les préconceptions que le monde se fait sur les apparences et la morale. Elle ne prend pas position mais laisse le lecteur se faire une idée lui-même.

5. Conclusion

Dans le roman *Mercur*, un homme vieux et laid devient criminel pour accomplir le rêve d'habiter dans un « jardin d'Eden » avec une « Eve éternelle » (Nothomb, 2011 : 147). Nothomb dépeint le portrait d'un homme qui n'a jamais été beau : « A quarante-cinq ans, j'avais l'air d'en avoir soixante-cinq. La mer m'avait raviné le visage. » (Nothomb, 2011 : 108). Ce personnage contraste avec les personnages féminins qui sont jeunes et beaux.

Les différences ne s'arrêtent pas à l'apparence physique ; ce sont aussi les caractères qui s'opposent. Loncours est décrit comme un vieillard égoïste qui abuse sans scrupule de jeunes filles pour réaliser ses désirs, tandis que Hazel est une fille sensible et morale qui écoute sa « voix intérieure » (Nothomb, 2011 : 10) et se juge « injuste » (Nothomb, 2011 : 10) envers son « bienfaiteur » (Nothomb, 2011 : 108). L'autre protagoniste féminin, l'infirmière Françoise, fait preuve de beauté et d'intelligence : « Vous êtes quelqu'un d'admirable. Et de surcroît, vous êtes belle. » (Nothomb, 2011 : 55). Loncours la compare même à un personnage de la mythologie

grecque, la déesse de la guerre et de la sagesse : « Vous ressemblez à la déesse Athéna : vous avez la beauté de l'intelligence. » (Nothomb, 2011 : 55). Dans *Mercure* les apparences physiques sont donc liées à des caractères spécifiques.

La dichotomie entre la beauté et la laideur est la principale force qui fait avancer l'histoire dans *Mercure*. C'est la beauté sublime d'Adèle qui contraste avec sa propre laideur qui pousse Loncours à dédier sa vie à construire un paradis pour soi-même et son « ange ». Le fait que les jeunes femmes Adèle et Hazel sont inconscientes de leur propre beauté les rend prisonnières d'elles mêmes. Elles auraient besoin de voir leur reflet pour devenir libres. Le miroir devient ainsi l'outil de connaissance, la pomme qui jetterait tous les habitants hors du « jardin d'Eden » et Françoise est « le serpent qui parle à (mon) Eve » (Nothomb, 2011 : 179)

Comme dans *Mercure*, le protagoniste mâle dans *Attentat* est un homme laid. Lui aussi devient criminel à cause de son amour pour une femme : à la fin du récit, Épiphané tue Éthel pour « enfin [être] seul avec [sa] bien-aimée. » (Nothomb, 2012 : 153). Le protagoniste féminin d'*Attentat* présente de même des ressemblances avec les femmes dans *Mercure* : Éthel est d'une « pure beauté svelte et blafarde » (Nothomb, 2012 : 55). Pour Épiphané elle est une « fée » à la « peau blanche d'altesse porphyrogénète. » (Nothomb, 2012 : 17). Nothomb décrit donc dans *Attentat* le même type de femme que dans *Mercure* : la femme-enfant, mince et à la peau blanche. Comme le Capitaine dans *Mercure*, Épiphané désire une femme qui ressemble à un ange, une fée ou une femme comme « la vierge aux longs cheveux saurs » dans « un tableau de Jérôme Bosch » (Nothomb, 2012 : 55). Épiphané et Loncours ont un autre point en commun : ils pensent tous les deux que leur amour est pur et qu'ils ont le droit respectivement d'emprisonner et de tuer leur bien-aimée pour la garder à eux-mêmes.

Les deux romans diffèrent néanmoins sur un point important. Dans *Mercure*, la beauté reflète le bien : Hazel est innocente et sensible et n'ose pas dire au Capitaine qu'il la dégoûte. Dans *Attentat*, l'auteure joue avec les préjugés envers la beauté et la laideur. Ainsi le lecteur découvre au cours du roman qu'Épiphané n'est pas seulement éloquent et sensible, il ne peut aimer que la plus belle des femmes et révèle son côté pervers et possessif. On croit Éthel une femme gentille qui ne note même pas l'aspect

horrible d'Épiphanie vu qu'elle le traite comme une personne quelconque, mais à la fin du récit, elle avoue son dégoût envers lui.

La confrontation entre la beauté et la laideur est aussi un facteur déterminant de l'avancement de l'histoire dans *Attentat*. L'auteure trace les portraits de deux personnes extrêmes dans leur apparence physique et laisse le lecteur se faire ses propres idées. Celui qui s'attend à une histoire du genre de *La Belle et la Bête* où le monstre séduit la belle femme avec sa beauté intérieure sera déçu. Le monstre Épiphanie n'est pas tellement beau à l'intérieur et la belle Éthel n'est pas méchante parce qu'elle refuse son amour. La dynamique du récit s'alimente de la confrontation de la laideur et de l'esthétique parfaite, les préconceptions du lecteur au sujet du beau et du laid sont mises en défi et il n'y a pas de réponses simples.

Références

Sources primaires

Nothomb, Amélie (2011). *Mercure*. Paris : Albin Michel.

Nothomb, Amélie (2012). *Attentat*. Paris : Albin Michel.

Sources secondaires

Amanieux, Laureline (2005). *Amélie Nothomb : l'éternelle affamée*. Paris : Albin Michel.

David, Michel (2006). *Amélie Nothomb : Le symptôme graphomane*. Paris : L'Harmattan.

Eco, Umberto (2007). *Histoire de la laideur*. Paris : Flammarion.

Le Nouveau Petit Robert (2004). Paris : Dictionnaires Le Robert.